Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 3

Artikel: Influence civilisatrice des missionnaires : [1er article]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131577

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le voyageur Hildebrandt a recueilli de précieux renseignements sur les îles françaises de Nossi-Bé et de Nossi-Koumba, ainsi que sur Madagascar, où il a fait récemment une exploration.

Il est question de la pose d'un câble télégraphique entre l'île Maurice et Zanzibar.

Après avoir passé deux ans au sud de l'Afrique, le lieutenant suédois Een en est revenu, rapportant de précieuses collections d'histoire naturelle et d'ethnographie du Damara.

Le Rev. Comber a entrepris une expédition à la recherche d'une voie praticable de San Salvador à Stanley Pool.

Savorgnan de Brazza a quitté les factoreries de Lambarena pour se diriger vers le pays des Okandas.

Le comte de Semellé remonte le Bénoué, avec un bateau à vapeur qu'il a fait construire *ad hoc* et qu'il a nommé l'*Adamaoua*.

Le Rév. Milum vient d'explorer le district qui s'étend entre le Niger et le pays de Yoruba.

La section télégraphique de Bakel à Bafoulabé est terminée, et les bureaux sont ouverts à la correspondance officielle et privée.

Un morceau de terre, formant à lui seul une île de 15,000 mètres carrés, vient de se détacher de l'île de St-Georges, une des Açores.

Quatre Israélites ont été assassinés au Maroc.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Dans un précédent article (1re année, livr. 2), nous avons dit ce que la géographie doit aux missions chrétiennes; aujourd'hui nous voudrions montrer ce que celles-ci ont déjà fait pour la civilisation de l'Afrique, en commençant par la partie sud de ce continent.

Pendant longtemps et même jusqu'au commencement de ce siècle, l'opinion générale, fondée sur les renseignements fournis par les voyageurs, regardait les indigènes Hottentots, Bushmens, Cafres, Betchouanas, voués au fétichisme, à la polygamie et au cannibalisme, comme une race inférieure, incapable de civilisation; aussi l'idée de les faire sortir de la position où ils étaient n'abordait-elle pas les esprits.

Les Églises et les sociétés de missions protestantes, dont les agents sont si nombreux aujourd'hui dans l'Afrique australe, n'ont pas été les premières à se préoccuper du triste sort des populations païennes de l'Afrique. Longtemps auparavant, des missionnaires romains avaient reçu l'ordre de se rendre dans les territoires découverts par les Portugais au XVme siècle, et y avaient des stations. Plusieurs d'entre eux se donnèrent beaucoup de peine pour y racheter des esclaves ou, du

moins, pour leur porter des consolations, et déployèrent un grand zèle en ce sens sur toutes les côtes d'Afrique; citons en particulier les Dominicains à Mozambique, au Monomotapa et à Madagascar, les Augustins à Mélinde, et tout spécialement le P. Gonzalve Sylveira qui mourut martyr au Monomotapa. Mais, s'ils réussirent parfois à gagner un chef ou un roi, et à obtenir de lui qu'il abolît l'infanticide, la polygamie et l'anthropophagie, il ne paraît pas qu'ils aient exercé une influence bien profonde, puisque, lorsqu'ils eurent quitté le pays, le christianisme disparut avec eux, et qu'aujourd'hui, à l'exception des territoires conservés par les gouvernements français et portugais, on n'en trouve guère de traces.

Il faut d'ailleurs reconnaître avec douleur que les commerçants portugais, espagnols, hollandais, français et anglais qui, dépouillant tout sentiment d'humanité, allaient acheter sur les côtes d'Afrique des milliers d'êtres humains pour les transporter et les vendre en Amérique, — échangeant ainsi l'esclavage domestique, depuis longtemps fort commun parmi les noirs, contre la traite et ses horreurs — devaient rendre toute œuvre missionnaire presque impossible, en déposant dans le cœur des noirs une défiance insurmontable à l'égard des blancs.

Quoi qu'il en soit, lorsque les protestants commencèrent leurs travaux dans la partie méridionale du continent, les Portugais déclaraient que les Hottentots étaient une race de singes, et qu'il était par conséquent impossible de les civiliser. Les préventions à l'égard des indigènes étaient telles que, dans la colonie du Cap, hollandaise alors, on lisait sur la porte de beaucoup d'églises : « Les chiens et les Hottentots ne peuvent entrer ici. » Il en était de même à Madagascar, où un gouverneur français accueillait les premiers missionnaires protestants par ces paroles : «Vous voulez rendre chrétiens les Madécasses ? Impossible! Ils n'ont pas plus de jugement que le bétail privé de raison. »

Lorsque, en 1737, G. Schmid, envoyé par la Société des Frères moraves aux Hottentots, arriva au Cap, sa venue excita un vif étonnement parmi les Hollandais, qui virent dans son désir le comble de la folie. Sans se laisser arrêter par les railleries dont il est l'objet, il va s'établir à 200 kilom. de la ville du Cap, au milieu d'une tribu de Hottentots, tout étonnés de l'affection qu'il leur témoigne, et dont il a bientôt gagné la confiance, parce qu'au lieu de leur faire sentir sa supériorité, il adopte leur genre de vie. Quand il en a groupé dix-huit autour de lui, il se rend avec eux à Bavien Kloof (la vallée des singes), à 220 kilom. du Cap, sur les bords du fleuve Sergeants, y établit un jardin, élève une

hutte, cultive un champ, se met à instruire les sauvages et voit son travail réussir, mais sans pouvoir en recueillir les fruits. Obligé de s'éloigner, par suite de l'opposition des ecclésiastiques du Cap, et desservi en Hollande, où l'on avait répandu des préventions contre les Moraves, il mourut avant que l'œuvre pût être reprise. En 1792, de nouveaux Frères moraves se rendirent au Cap ; les Hottentots, qui s'étaient dispersés depuis le départ de Schmidt, se groupèrent de nouveau ; le village de Bavien Kloof s'accrut, des chapelles, des écoles, d'autres établissements publics y furent fondés. Malgré les difficultés que suscitèrent les paysans hollandais, dont les intérêts étaient menacés par les progrès des Hottentots dans la civilisation, la communauté s'affermit, et la transformation de la contrée en un jardin orné de belles plantations, lui fit donner le nom de Gnadenthal. De là, le travail des Moraves s'étendit parmi les Hottentots de toute la colonie ; de nouvelles stations furent fondées jusque dans la partie orientale, à Enon, près de la baie d'Algoa, où le sol se transforma aussi comme par enchantement, si bien que Halbeck, un des inspecteurs des missions moraves au sud de l'Afrique, pouvait écrire en 1821, après une visite à Enon : « Je me représentais toujours le désert et d'impénétrables taillis ; quel ne fut pas mon étonnement à la vue du tableau qui s'offrit à mes regards ! Au lieu du désert, de fertiles jardins et d'agréables habitations occupent la place où naguère vivaient les tigres. »

En même temps qu'ils instruisaient les Hottentots dans les principes du christianisme, les Moraves cherchaient à leur inspirer le goût du travail en commençant par l'apprentissage d'un métier utile. Ce n'était qu'après un certain temps de bonne conduite et d'une constante application au travail que les Frères les admettaient dans l'église et au baptême, comme la plus grande récompense qu'ils pussent leur accorder. La douceur avec laquelle ils instruisaient ces sauvages, l'amélioration rapide du sort de ceux-ci, excitaient l'admiration de ceux qui les visitaient ; aussi l'un de ces derniers, le prof. Lichtenstein, assignait-il aux Moraves, sous le rapport de la sagesse et du bon sens, le premier rang parmi ceux qui cherchaient à enseigner le christianisme aux peuplades barbares.

Les efforts et les succès des Moraves émurent à jalousie les chrétiens des deux mondes, et bientôt l'Afrique australe vit arriver successivement les missionnaires de la grande Société de Londres (1799), de celle des Missions de Hollande (1800), des Wesleyens (1814), des Presbytériens d'Écosse (1821), de la Société rhénane (1828), de celles de Paris (1830),

de Berlin (1834), des Missions américaines (1835), de la Société anglaise pour la propagation de l'Évangile (1838), de celle de Norwége (1842), de Hermannsbourg (1854), des Missions finlandaises (1866), de l'Église libre du canton de Vaud (1874).

Impossible de passer en revue tous leurs travaux. Indiquons seulement ceux de quelques missionnaires, en commençant par ceux de la Société de Londres.

Ses premiers agents dans l'Afrique australe furent les Hollandais Van der Kemp et Kicherer, puis Edmond, Edwards, Campbell et Philip. Après une tentative infructueuse chez les Cafres, Van der Kemp se rendit à Graaf-Reinet, où il se mit à instruire les Hottentots, malgré l'opposition des colons qui se plaignaient de ce qu'en apprenant à lire aux indigènes on favorisait leur arrogance. Les préjugés étaient si tenaces, qu'après la guerre entre les Boers et les Hottentots, les premiers, en réponse à une demande de Van der Kemp de pouvoir fonder, en faveur des indigènes, une colonie distincte, désignèrent un emplacement tel que les Hottentots ne pussent y trouver de quoi vivre et qu'ils fussent forcés de se mettre au service des Hollandais. Dans ce désert aride, sans verdure, sans bois de construction et privé d'eau, ne s'éleva pas moins la station de Bethelsdorp, qui grandit au milieu des épreuves et contribua puissamment à la civilisation des Hottentots. Il en fut de même de celle de Pacaltsdorp, — ainsi nommée du nom de son fondateur le missionnaire Pacalt — où, déjà en 1819, Campbell constatait un changement qui dépassait son attente : « de méchant kraal qu'elle était primitivement, composé de misérables huttes de branches d'arbres, ayant à peine 60 habitants plongés dans une ignorance profonde, elle était devenue un beau village formé de bonnes maisons, ayant chacune un jardin bien soigné ; un haut mur d'enceinte l'entourait pour le garder contre les bêtes féroces. Vêtus à l'européenne, les Hottentots étaient tout heureux de pouvoir dire : « cette maison, ce jardin sont à moi. »

En 1818, le Dr Philip, envoyé au Cap comme inspecteur par la Société des Missions de Londres, y établit des écoles pour les indigènes dont il plaida la cause auprès du gouvernement anglais, si bien qu'il obtint, en 1827, un arrêt du Parlement par lequel tous les indigènes de de l'Afrique méridionale jouiraient de la même liberté et de la même protection que les Européens. En 1829 encore il contribua à la fondation d'un séminaire en leur faveur, sous le nom de « Collège du sud de l'Afrique. » Dès lors, et grâce aux travaux des missionnaires de plusieurs des sociétés nommées plus haut, les progrès ont été si marqués, que

M. Casalis, directeur de l'Institut des missions de Paris, a pu dire récemment que, dans la colonie du Cap, les Hottentots forment une population considérable de travailleurs libres, que beaucoup jouissent du droit électoral, et qu'il ne se trouve presque plus de païens parmi eux.

Nous pouvons également signaler de grands progrès réalisés par la Société des missions de Paris chez les Bassoutos. Ses premiers missionnaires en Afrique firent d'abord des voyages d'exploration avec le Dr Philip dans la colonie du Cap, chez les Cafres et chez les Betchouanas, au milieu desquels travaillait surtout Moffat, établi à Kourouman et auquel est due la première traduction de la Bible en séchuana. Mais bientôt ils choisirent comme centre de leur activité le pays des Bassoutos, peuplade Betchouana plongée, en 1843 encore, dans une ignorance et une misère profondes, vrais cannibales qui enlevaient avec une froide cruauté des hommes, des femmes, des enfants comme des animaux de chasse. Mais peu à peu, les travaux des missionnaires Arbousset, Daumas, Casalis, et leur influence sur le roi Moschech, changèrent la physionomie de la peuplade et du pays. Trouvé presque désert, par suite de dispersions causées par des guerres et des famines, le pays a été repeuplé; les bêtes féroces, qui s'étaient extrêmement multipliées et tenaient les malheureux habitants dans un constant état de terreur, ont complètement disparu. La monogamie y a remplacé en grande partie l'ancienne polygamie : l'on y rencontre beaucoup d'habitants vêtus; les constructions diffèrent du tout au tout des anciennes huttes ; la culture du sol s'y est tellement améliorée et le commerce y a fait de si grands progrès, que ce pays est devenu par ses exportations et ses importations une province extrêmement précieuse. Sans doute, le gouvernement anglais soutient aujourd'hui de nombreuses écoles, mais elles ont été créées par les missionnaires dans 13 stations ou centres de culte et d'instruction religieuse et primaire, et dans 70 annexes, stations de second ordre où des catéchistes indigènes prêchent régulièrement et tiennent l'école. A Morija, deux écoles normales dirigées par M. Mabille, reçoivent plus de 120 jeunes gens et 50 jeunes filles indigènes. Plusieurs d'entre eux ont déjà subi avec succès des examens sur les branches spécifiées par la loi coloniale pour l'obtention du brevet d'instituteur. D'une manière générale l'on peut dire que si le gouvernement anglais a fait ce qui était en son pouvoir pour développer la civilisation chez les Bassoutos, ceux-ci disent eux-mêmes que les premiers germes leur en ont été apportés par les missionnaires, qui se sont efforcés en même temps d'inspirer aux habitants les sentiments d'ordre et de paix, auxquels jusqu'à ces derniers temps

le pays a dû sa prospérité et sa sécurité. Et même actuellement, dans la crise par laquelle les Bassoutos sont appelés à passer ensuite de l'ordre de livrer leurs armes, les missionnaires, tout en leur rappelant leurs droits comme sujets britanniques, et en les engageant à user de tous les moyens légaux pour prévenir l'exécution de cet ordre, les ont pressés de se soumettre, alors même que leurs droits seraient méconnus. L'agitation qui règne dans le Lessouto est d'autant plus fâcheuse qu'elle pourrait arrêter pour longtemps les progrès de ce peuple.

Nous voudrions pouvoir parler en détail des travaux des missions de Berlin qui, outre leurs 22 stations du Transvaal, en comptent 22 autres réparties dans l'État libre d'Orange, dans la colonie de Natal, dans la Cafrerie et dans la colonie du Cap; de celles des Wesleyens qui en ont tout le long de la côte entre le Namaqualand à l'ouest, et la colonie de Natal; de celles de la Société rhénane parmi les Bushmens errants, les Namaquas, les Damaras et les Héréros, dont un grand nombre aujourd'hui sont vêtus à l'européenne, ont des écoles et des églises qu'ils entretiennent eux-mêmes, et en faveur desquels les missionnaires rhénans ont traduit le Nouveau Testament en namaquois et en héréro; de celles des Missions norwégiennes, qui ont beaucoup souffert de la dernière guerre dans le pays des Zoulous; de celles d'Hermannsbourg dans le même pays, distinguées par leur caractère industriel et agricole, et également éprouvées pendant la guerre. La place dont nous disposons ne nous le permet pas. Nous voudrions pouvoir parler aussi des travaux des catholiques romains dans la colonie du Cap; nous savons qu'il y existe deux vicariats, l'un occidental, l'autre oriental, et une préfecture apostolique, mais nous ignorons leur activité missionnaire parmi les indigènes; les journaux des missions catholiques n'en parlent pas.

Avant de terminer, nous tenons cependant à dire un mot des efforts que font les sociétés missionnaires pour joindre à l'instruction proprement dite l'enseignement d'un travail manuel. Dans l'institut de Lovedale en particulier (station de l'Église libre d'Écosse, dans la Cafrerie britannique), l'on instruit dans les sciences et les métiers plus de 400 jeunes gens, la plupart païens; 38 sont apprentis menuisiers et charrons, 5 imprimeurs, 2 relieurs., etc. On les occupe aussi à l'agriculture avec succès. Les Cafres de cette province cultivent aujourd'hui de vastes terrains en friche, dont les céréales alimentent les marchés de la colonie, et ils reçoivent, pour des sommes très considérables, les produits des manufactures européennes. Comme dans les autres parties de la colonie, ceux-là même qui ne deviennent pas chrétiens subissent l'influence d'une religion de paix et de fraternité. (*A suivre.*)